

FABLES

DE COMPAGNIE



PAR PHILIPPE MARTINEAU

TABLE

à propos de cette édition

<u>LE LIÈVRE ET LA TORTUE</u>	<u>1</u>
<u>LE LAPIN ET L'ESCARGOT</u>	<u>2</u>
<u>LE CORBEAU SANS LE RENARD</u>	<u>3</u>
<u>LE HÉRISSON ET LE RENARD</u>	<u>4</u>
<u>LE HÉRISSON ET LA BELETTE</u>	<u>5</u>
<u>LE GUÉPIER</u>	<u>7</u>
<u>LANGUE DE CHAT</u>	<u>9</u>
<u>LE SAVETIER ET LE FINANCIER</u>	<u>10</u>
<u>LE BULLDOZER ET LE RAT</u>	<u>12</u>
<u>LE COQ ET LE COUCOU</u>	<u>13</u>
<u>LE VOL DU BOURDON</u>	<u>15</u>
<u>COIN-COIN</u>	<u>17</u>
<u>LA POULE ET LE BÉLIER</u>	<u>19</u>
<u>LA GARDE DU SECRET</u>	<u>21</u>
<u>LA FILLE</u>	<u>23</u>
<u>LE HÉRON</u>	<u>25</u>
<u>LA SOUPE À LA LIMACE</u>	<u>27</u>
<u>LA REVENANTE</u>	<u>29</u>
<u>LE LOUP ET LE BIQUET</u>	<u>31</u>
<u>LE LOUP ET LE CERF</u>	<u>33</u>
<u>LE CHIEN ET LE LOUP</u>	<u>34</u>
<u>LE LOUP MUTANT</u>	<u>35</u>
<u>LE LOUP ET LE COLINET</u>	<u>37</u>
<u>LE SINGE ET LE DAUPHIN</u>	<u>41</u>
<u>GRATIN DAUPHINOIS</u>	<u>42</u>
<u>LE PIGEON SOLITAIRE</u>	<u>44</u>
<u>LE LABOUREUR, SON FILS ET...</u>	<u>46</u>
<u>L'ENDIVE QUI VOULAIT ÊTRE...</u>	<u>47</u>
<u>commentaire de Jean-Pierre COLLINET</u>	<u>49</u>

auto-édition 2010
(révision 25 janvier 2017)

auteur :

philippe.jean.martineau@gmail.com

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

Marielle-Frédérique Turpaud

[avis des lecteurs](#)

[autres E-books de l'auteur](#)

[tous les auteurs](#)

[TABLE](#)

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Pour jouir des vertus qu'on prête à la revanche, notre lièvre convie dame tortue à la deuxième manche.

— Mais pourquoi t'obstiner à porter à dos ton cercueil ? lui lança-t-il au seuil du départ, alors que la fraîcheur de ton teint n'en justifie pas l'usage avant longtemps ! Crains-tu donc à ce point quelque issue funeste à chacun de tes pas ? Laisse-là ce fardeau à qui goûte au trépas. Ton allure, vois-tu, n'en sera que plus vive ! (et surtout me fera moins t'attendre au but...)

— Vous m'attendez déjà, vous qui n'avez pourtant que votre langue à porter ? lui répond-elle à mi-parcours, l'ayant rejoint au fleuve à franchir, le bac étant en grève et la grève... illimitée.

Celui qu'on n'a pas fait nageur voit l'autre arriver seule au but, et, fort patiente l'attendre encore.

LE LAPIN ET L'ESCARGOT

Le lièvre et la tortue ayant déjà concouru (et gagné ex æquo une gloire immortelle), c'est au tour du lapin, rongeur de carotte, et de l'escargot, poinçonneur de laitue, de se placer sur la ligne de départ.

Le rongeur se retrouve aussitôt sur celle d'arrivée.

Quant au perdant, il gagne... son procès ! au motif que l'enjeu de la course, un bouquet de... carottes, ne pouvait guère lui ouvrir l'appétit, dont celui de vaincre.

Il eût fallu, admit la Cour, y adjoindre quelques feuilles de laitue pour que notre plaignant fût aussi stimulé que son rival, désormais déclassé et convaincu sinon de fraude, du moins que rien ne sert de courir sans un bon avocat...

LE CORBEAU SANS LE RENARD

Le corbeau, penché sur quelque mare, ne se lassait pas de s'y mirer, prenant pour autrui ce qui n'était que lui, et le trouvant plus beau que tout ce que l'amour lui avait présenté.

L'émoi qu'il en conçut fut tel qu'il déclara sa flamme, lâchant du coup l'objet qu'il tenait en son bec.

Le miroir n'en fut certes brisé que fort brièvement, mais quel effroi ce fut quand l'onde eut retrouvé son calme, car l'image, elle aussi, avait perdu son fromage.

LE HÉRISSON LE RENARD

— Certes,
la cruauté de ton cuir,
dit le renard au hérisson,
n'est point sans te donner fière allure
mais ne permet d'embrassade entre nous
qu'au prix de profondes piquûres.
Un tel obstacle aux soins de l'amitié
m'agrée d'autant moins
que sous ton cuir à clous
bat un cœur tendre,
tout comme le mien !
Aussi, que ne rends-tu au fourrier ta tenue militaire
pour que je puisse enfin te donner l'accolade.

— J'y consens volontiers !
mais, préséance oblige,
point avant qu'on n'ait mis au vestiaire
ce dentier qui t'encombre,
et dont tout amour, en principe, n'a que faire.

LE HÉRISSON ET LA BELETTE

Amoureux fou d'une belette, un hérisson le lui déclare. Et l'autre, dont le désir ouvre la bouche, répond au bon parti qui s'offre à elle :

— Vous, amoureux ? et depuis quand ? Vous, m'offrir un bouquet de piquants ! Mais qu'ai-je à faire de cette armure ? la guerre est finie et les chemins sont sûrs. Troquez donc vos mœurs contre de plus douces, car pour me plaire il faut être poli de l'âme jusqu'au dos, le vôtre hélas l'étant si peu... Afin qu'il le soit plus, souffrez que je l'épile un peu, beaucoup, pass... mais souffrir passionnément n'est-ce pas trop pour la chétive bête que vous êtes... ?

— M'arracher jusqu'au sang ce poil qui vous déplaît ne saurait m'arracher de plainte pour autant ! répond-il, fier comme un drapeau.

...

On arrache donc à chaud, et sans que la douleur ne puisse se prévaloir du moindre cri. Mais la peau du patient, plus meurtrie que muette, appelle des soins, que notre amante est prête à accomplir :

— Mais sachez bien, dit-elle, que pour jouir de mon toucher il faut qu'on n'ait point d'autres sens en éveil...

Et se prêtant au jeu, l'amoureux ferme l'œil et l'oreille.

Et c'est ainsi qu'il fut... croqué — toute chair est meilleure quand elle a bien souffert —, et rien ne fut perdu à ce festin de noces : car même les piquants firent office de... cure-dent.

LE GUÊPIER

Une guêpe goûta à tant de nectars
(et pas que par le bec)
qu'elle ignore auquel on doit son ventre rond.

– Mais où mettre bas,
car n'ai point d'autre toit que ce ciel plein d'oiseaux ?

L'ayant ouïe, l'abeille accourt, lui prête ruche
et donne temps d'y accoucher.
La guêpe y met au jour un lot complet de guêpillons
(ce qui donne à penser que le complice est papillon).

– Grâce à vous, les voici en lieu sûr !
Mais daignez qu'ils y passent la nuit,
car je crains trop pour eux :
ils sont cibles rêvées pour le hibou qui guette,
un coup de bec est si vite arrivé !

Toute l'abeille approuve et compatit,
et pour qu'ils soient à l'aise
s'en va passer la nuit à butiner la lune.

...

À l'aube, même discours,
si ce n'est que la grive a relevé le guet :

– Daignez qu'ils restent jusqu'au soir
à se gaver de votre miel adolescent,
car il faut au moins ça pour s'aguerrir assez !

Qui ne dit mot consent ; c'est ce que fait l'abeille,
qui se sentant de trop
choisit d'aller traire un jardin de pensées.

Elle en revient avec le soir,
si joyeuse à l'idée de rentrer dans ses meubles
(tout en s'étant bonifié la conscience).

– Grâce à votre dévouement, dit l'autre,
eux que l'on a vus si frêles
sont désormais frelons sans peur ;
mais qui, j'ignore pourquoi, croient leur votre logis.
Qui veut les détromper les met hors d'eux !
Mieux vaut, pour vous, rester dehors
en attendant qu'ils trouvent mieux.

LANGUE DE CHAT

*d'après « La vieille fille, le canari et le chat »,
d'Oscar Mandel et traduit par Anne Vallette*

Voici qu'un peu d'inadvertance laisse entrouverte la cage. Le canari qui y trône sait bien que ce lieu est plus un camp retranché que la geôle que l'on croit, et quand il voit une griffe là où il n'y en a jamais eu, les aigus qu'il pousse font accourir sa maîtresse (qui est aussi celle du chat) pour que l'intrus soit contrarié dans sa manœuvre et se retrouve, entre deux claques, au garde-à-vous :

— Ingrat que j'engraisse ! dit-elle au griffu, tu m'aurais mis à sang cet oiseau innocent... Pour ta peine, tu n'auras rien du coq-au-vin que je prépare.

— Pardon maîtresse, mais n'est-ce point là un oiseau tout aussi innocent ?

— Certes, mais pas de compagnie ni même d'agrément : il n'a pas eu de maîtresse, lui. Et comme nul ne l'a jamais chéri, qui pourrait le pleurer ?

— Surtout pas moi ! car, privée d'amour, sa chair ne peut qu'être fade, alors que celle d'un canari câliné...

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Qui dit sous, dit soucis. Par plus devancier que moi ce constat s'est vu conté. Mais daignons, sans froncer le sourcil, qu'il le soit à nouveau après l'avoir été.

N'ayant point de patron, un savetier n'a que des clous à cogner. Il peut être fier, pensez-donc : son métier permet à tout un bourg de marcher droit, et d'écraser maint étron.

– Cogner, cogner toujours, c'est là beaucoup de bruit pour qui est mon voisin, se plaint un financier (qui comptait sur le jour pour achever sa nuit). Votre esprit, dit-il à l'artisan, est des plus délicats ; les traits qui vous figurent sont là pour l'attester. Vous méritez bien mieux que le sort qui vous pèse ! Prenez donc ces ducats, vous verrez : point n'est besoin de les cogner pour vivre à l'aise. Et l'autre part tout content de tromper son destin avec un tas d'or ; son donateur enfin s'endort.

...

Mais ce qui doit arriver arrive à l'heure : suspectant autrui d'en vouloir à son bien, il fait fuir qui l'approche, dont le sommeil réparateur ; et ses jours – comme ses sous – sont comptés. La Fontaine en son temps eut pitié et remit tout en ordre. Quant à moi, pas poète pour un sou, je n'en ferai rien.

LE BULLDOZER ET LE RAT

*d'après « Dialogue entre un bulldozer et une souris »,
d'Oscar Mandel et traduit par Anne Vallette*

Né d'une araire et d'un char d'assaut, un bulldozer s'applique à araser un champ. Alerté par le bruit et craignant pour ses biens, le rat du lieu hèle l'engin :

— Hé ! tu plies mon blé ! et bientôt ma mie et mes gosses !

— Blé, mie, gosses ? connais pas, seuls les principes m'intéressent, grince l'autre avant que de hisser sa voix officielle : Liberté-Égalité-Fraternité. Tout doit être à niveau avant ce soir, pour que la bétonneuse puisse ériger l'immeuble...

— L'immeuble ?

— ... car le bien commun a décidé d'y loger les rats : fini les égouts et autres trous irrationnels, le temps de vivre comme des rats est révolu.

— Quel bon plan ! donne-moi deux secondes pour annoncer ça aux miens, et les mettre en lieu sûr.

— Lieu sûr ? connais pas, dit l'autre en nivelant le reste.

LE COQ ET LE COUCOU

*d'après « Le coq qui faisait se lever le soleil »,
d'Oscar Mandel et traduit par Anne Vallette*

Un coq éloquent dit à ses alentours :

— Sachez que si le jour se lève c'est bien grâce à mon chant, et que j'épargne ainsi à notre monde (et aux cieux !) d'indélébiles ténèbres.

— Faribole que tout ça ! dit le coucou d'à-côté, le soleil, de par son rang, n'obéit qu'aux lois de « Prix Nobel ». Comment croire qu'il soit aux ordres d'un plumeau à crête !

— Comment en douter puisque les hommes aussi se lèvent à mon signal ?

— On a beau être humain, on n'en est pas moins bête ! Et si le jour s'éveille à ton cri matinal, dois-je en déduire que ce qui tire la lune de son sommeil est ton pet vespéral... ?

...

Survient alors une aube où le coq est en panne, un mot de travers lui ayant coincé l'organe. Celui du coucou, en revanche, sonne au mieux quand l'astre diurne ouvre les yeux.

— Eh bien, dit-il au coq aphone, voici qu'un jour se lève sans autre permission que ton silence ?

Et l'autre, en effet, ne peut que rien répondre (ni même pondre tant l'aphonie lui a tout clos), mais n'en pense pas moins :

— Car n'est-ce pas à force de m'avoir obéi qu'il se lève désormais sans qu'on le lui ordonne ? Mais ça, le coucou, qui ne voit guère plus loin que le bout de son heure, en aurait le sens commun trop offusqué.

— Mon Dieu ! fait le coucou dans sa guérite, faut vite que je sonne l'heure, sans quoi le temps sera bloqué. Car sachez, vous qui m'écoutez, que si le temps s'écoule, c'est bien grâce à mon « cou-cou, cou-cou, cou-cou ! »

LE VOL DU BOURDON

*d'après « Le Bourdon et les Savants »
de Yves Tarantik*

— Et hop ! capturé vif ce bourdon, qui à l'en croire était en vol ! Alors que ce « coiffeur de pivoine » prenait sans doute appui sur un pistil... Quoi qu'il en soit, c'est encagé qu'il arrive au labo, où mon scanner au trot vous le mesure, le numérise et le débite en équations. L'ordinateur en est saisi, le résultat sort aussi sec : quel que soit x ou y , l'animal en question est inapte à l'envol.

— Autrement dit messieurs, traduit le rapporteur, votre bestiole n'a que trop peu d'organe pour s'envoyer en l'air.

— Et manquer d'envergure quand on prétend nous voir de haut attente aux théories, assure un pythagoricien.

— Qu'on lui coupe les ailes, puisque leur emploi est sans objet, et donc un acte fanatique, plaide un quêteur de Prix Nobel.

...

— Ah oui ! approuve le Doyen, qu'on l'aide à respecter les lois de la Physique et à ne plus croire en dehors d'elles.

Et moi qui croyais sages la science et son clergé, je vois bien qu'ils ont rendu aptère le bourdon, et que depuis... sa pivoine n'est plus coiffée.

COIN-COIN

*d'après « La cigogne qui faisait l'éloge des longs cous »,
d'Oscar Mandel et par Jacqueline Lahana*

Dans leur Académie des Sciences, les bêtes débattaient de la question des longs cous. Répliquant au discours fleuve du saumon, l'autruche souligna que, grâce à son cou, elle pouvait voir de plus près le dessein de Dieu, ou s'inspecter le croupion sans devoir recourir au témoignage d'autrui.

Une telle tirade, dont l'élégance témoignait d'une érudition de haut vol, ne put que forcer l'admiration de tous ; ce qui poussa le président, un héron, à proposer que l'on passât au vote.

Quand survint une oie, échappée du marais voisin, qui se mit à battre des ailes en déclamant son approbation :

— Coin-coin, coin-coin, coin-coin !

...

L'autruche se serait fort bien passée de cette... argumentation, d'autant que le vice-président, un hibou, feignit d'en déplorer le peu de... diplômage, avant que de conclure qu'elle était, néanmoins, « frappée au coin-coin du bon sens... », ce qui acheva d'établir l'hilarité générale, et le triomphe de la cause adverse.

L'autruche, qui venait de s'enfouir la tête pour n'en point perdre la face, et qui savait déjà que la meilleure des causes ne vaut que par la voix qui l'énonce, ajouta à son érudition que quand la vérité sort d'un bec d'oie, nul ne la reconnaît.

LA POULE ET LE BÉLIER

À l'heure où se déploient les ailes de la nuit, un bélier jouit de s'effeuiller l'âme – en paissant le calme de son pré. Mais, serait-ce indu que de jouir autant ? car voici que sourd un raffut, qui rend vaine toute ruminatioin (comme toute autre espèce de pensée !). C'est que, en effet, dame Caquette et sa voletaille, loin de pondre des œufs muets, gloussent à rendre sourde la contrée ; et sans que rien ne les pousse à conclure avant l'aube...

Notre encorné, croyant encore aux vertus du langage, s'adresse alors aux importunes pour qu'elles ravalent leur caquet, ou aillent en jouir ailleurs :

— Que n'allez-vous au fond d'un terrier, leur dit-il, j'en connais, et des meilleurs, tenus par Vulcain ! En vain, tant l'appel au plaisir assourdit l'âme des poules... qui feront la nuit blanche au bélier, et à ses songes.

...

À quelques temps de là, la poule, flanquée d'un coq montrant les crocs (quoique pas trop : de crainte de les perdre...), fait reproche au bicolore d'avoir troublé la fête :

— Laineuse engeance ! caquète-t-elle, alors que mon voisin le plus proche, le hibou, ne se plaint d'aucun de nos éclats, comment toi, qui es plus loin, pourrais-tu en être atteint ? T'es qu'un bélier à l'affût de mauvais coups...

— Pardon, coupe l'ovine, si l'emplumé qui vous sert de voisin est resté coi sous sa couette, c'est qu'il a l'ouïe close (et le reste obstrué), ou que, besognant sa chouette (ou sa chose), il fut distrait par les cris d'aise qu'il en tira...

Cloués par ce trait, becs et croupions s'enfuient d'urgence, car rien n'est plus honni ou craint... que le silence.

LA GARDE DU SECRET

Pour éprouver Madame
quant à la garde d'un secret,
Monsieur a feint d'enfanter un louis d'or
par le biais de son séant.

Ayant peu vécu,
Madame le crut.

« N'en faites point état,
insista bien Monsieur,
cela ferait envie
et l'on voudrait à coup sûr m'éventrer
pour me vider les bourses. »

Mais la voisine et le vent,
dont c'était le sort,
le surent ;
et le louis d'or
en devint lingot, sicav en hausse,
dégueulis de jackpot, rente viagère,
et que sais-je encore.

...

L'on vit alors les gabelous du coin
s'emparer de l'affaire
et soumettre Monsieur à une fouille en règle.
Ayant bien joui de leur avoir montré son cul
(on a les joies qu'on peut, quand on a trop vécu),
il leur lança, ravi de les sentir bredouilles :
« Je loue fort qu'on m'ait désigné à votre zèle,
mais si j'ai ce matin mis bas tout un louis d'or,
c'est aux soins de Madame
qu'on doit le prix qu'il a atteint ce soir ! »

Et bien que l'objet fût absent de la scène
il parut fort seyant d'en taxer le renom.
Et c'est à Madame, et à elle seule,
que revint l'honneur de s'en acquitter,
au dépens de ses biens (ou de sa personne).

Et pour une fois
la voisine n'en sut rien.

LA FILLE

En âge d'être battue,
une belle
consentit au devoir de prendre époux.
Ses appâts étaient tels
qu'aussitôt se comptèrent
bien plus de prétendants qu'une vie n'a de nuits.

Mais la fierté qu'elle en tira
lui fit croire opportun de ne point se hâter.
« Pourquoi, se dit-elle,
abréger un suspense
qui jette à mes pieds tant de mâle assurance,
et rend si dévots les coqs les plus en crête ?
Jouer d'être leur culte
vaut bien qu'on s'y arrête ! »

...

Cela goûté,
lui vint l'envie d'en évincer plus d'un :
« Et pour être l'élu, leur dit-elle,
il faut avoir le duvet dru,
et plus ici que là, et plus en bas qu'en haut ;
il faut avoir la bourse pleine
et le membre pourvu d'au moins quatre méandres ;
il faut, il faut, il faut, il faut. »

Et il en fallut tant
que le temps qui passait partout où il fallait
fit du sein de la belle une source tarie,
et de sa bouche en cœur
une rose fanée !

D'un tel enjeu
l'on prit congé,
car ayant fort à faire ailleurs,
et tout à gagner à n'en rien perdre !
Quant à celui qu'un coup du sort
avait rendu apode, ou aveugle, ou les deux,
il n'eut point d'autre gré que d'être tout à elle.
Et qu'elle en fit son aise
ne surprit que les sots.

LE HÉRON

Le héron, emmanché comme il faut, longeait un trottoir où pullulait la poule à déplumer.

La caille, écailleuse à l'occasion, y picorait ses grains de beauté tout en laissant entrevoir son petit creux à combler. L'affaire paraissant bien emmanchée, l'échassier n'avait qu'à conclure par une introduction. Mais gardant la pose il crut mieux faire d'attendre. Il vivait de principes et ne consommait qu'à heures fixes.

Quand vint l'heure la caille, fort appétissante, avait hélas déjà trouvé preneur. Se présenta alors la dinde. « Me farcir de la dinde, dit-il en faisant des façons, mieux vaut encore me faire un limaçon ! »

...

La grue n'eut guère plus de chance : elle avait le bec trop long, ou trop court, ou trop entre les deux. La girouette était trop dans le vent. La mouette sentait la marée basse. La poule avait des dents. Le coq était un coq. Quant à la bécasse, elle n'était pas la caille.

Bref, à faire autant l'intraitable il fit en sorte qu'il ne restât bientôt sur le trottoir rien d'autre que des pas perdus. Tant et si bien que le désir, agacé, finit par réclamer son dû, au point que notre élégant n'eut d'autre choix que de faillir entre ses gants.

LE SOUPE À LA LIMACE

Des carpes ?

Quel Toupet ! s'indigne le héron,
ne voient-elles point que je suis occupé
à jouer de la harpe ?

Elles attendront.

Le brochet de la Fable ?

Qu'il revienne
à ma table
quand la faim sera mienne.

Des tanches ?

s'offusque-t-il ensuite,
et en outre pas cuites !
Sied-il que pour si peu je me penche !

Du goujon ?

mais c'est le plat d'hier !
Changeons
de cuisinière.

...

Un têtard
échoué,
constate-t-il un peu plus tard,
et pourquoi pas une bouée !

Tenaillé
par la faim,
l'échassier
trouve enfin :

Une limace...
impubère !

Qui s'en passe
ne sait pas ce qu'il perd.

LA REVENANTE

— Alors que la bise est repartie d'où elle était venue et que gonfle à nouveau le grain à récolter, voici qu'un rêve en plein jour me colle aux yeux : la cigale (encore elle) y tient le premier rôle, et cette emprunteuse éconduite y danse sans pudeur... sous une pluie d'écus ! Illusion certes, mais tenace ! (qu'il convient de dissoudre au plus vite) et l'allant effacer d'un revers de main, je me heurte à un corps... insoluble dans l'air ! Vous ! vivante et respirant encore ! alors que la rumeur vous avait mise en bière. Mais par quelle impudence avez-vous pu tromper le sort, et de quel droit votre panse en revient pleine alors que la famine était de garde, et d'où vint que le froid ne plongea point ses crocs dans votre gorge nue ? (car à quoi bon l'hiver s'il n'éradique à fond la vermine !) Et que fait la morale ! oui, que ne s'insurge-t-elle ! et qu'attend son scribe et amant, un certain La Fontaine, pour corriger ce scénario qui la trahit au point qu'à ma vue vous reparaissez, et surtout paraissez si peu maigre !

...

— Paresser... me tient lieu de repas, ne vous déplaie.

— Dieu ! votre voix aussi est de retour. Mais l'est-elle assez pour me répondre enfin : comment, sans recours à mon grain, avez-vous pu rester grasse ?

— Grâce au succès de notre fable. Eh oui ! depuis qu'elle a paru, tout esthète en fonction m'invite au Fouquet's. On s'active même à monter un ballet, La Belle au bois dormant, rien que pour m'en donner le rôle titre. Dormir cent ans, quel pied ! (Reste à savoir sur lequel danser.) Reste aussi un rôle à pourvoir, de sorcière ! et, pas rancunière, je pense à vous pour l'incarner, car elle enfourche, devinez quoi, un balai ! Alors, troquez le vôtre... contre un qui vole (et fait tout seul le ménage).

— Mais ce serait trahir l'auteur de mes paroles !

— Allons ! votre La Fontaine a déjà, outre son épouse, trompé la morale pour embrasser ma cause, puisque au seuil du trépas il fit graver en vers (voire en vermisseaux) qu'il s'en était allé comme il était venu, ayant mangé le fonds avec le revenu et partagé sa vie sur Terre entre dormir... et ne rien faire.

LE LOUP ET LE BIQUET

Enfariné de la truffe à la queue, maître loup a de quoi montrer patte blanche, et plus encore si affinités. Le voici donc à son poste, donnant du heurtoir aux portes du biquet, et bêlant comme il put :

– Que Compostelle est loin encore ! Par saint Jacques, permettez qu'un mouton de passage, froidure aux tripes, retrouve un souffle au coin du feu.

– Froidure aux tripes ? réagit l'habitant, mais à quoi sert votre lainage ?

– Le loup que j'ai croisé tantôt n'a eu que le temps de le tondre, comme impôts l'eussent fait.

– Mille excuses, cousin ! mais respectons les usages. Présentez votre queue, (queue de passe s'entend) en la glissant sous la porte. Que l'on confirme étrangère au loup votre race et l'on vous ouvrira.

...

– Patte ou queue, que m’importe, se dit l’autre assez bas, les deux ont le teint de mes crocs.

Il en glissa donc un bout.

– Encore ! dit-on derrière, l’examen la requiert de la pointe au séant.

Et quel inconfort qu’il en coûtât, la voici au complet. Mais le caprin, la trouvant trop longue pour être ovine, (en tous cas d’in-convenante pointure) la brouta goulûment ; la rendant ainsi plus conforme aux canons de la nature.

LE LOUP ET LE CERF

Un loup, depuis longtemps
nourri aux courants d'air,
s'estime fort content
de rencontrer un cerf
dont le pas maladroit
est celui d'une proie.

Mais pour gagner du temps
ce dernier dit au loup
(qui n'en veut pas autant) :
— Je me suis pris un clou
à l'orteil avant droit,
et c'est pourquoi j'ai droit
de pousser une plainte...
sans compter que mon nez
me dit que cette pointe
est fort empoisonnée,
au point que tous les vers
qui me dégusteront
à leur tour en mourront !

Il vaut mieux m'oublier
au fond d'un cimetière
et ne point recycler
ma toxique matière...

Le loup quitte la proie
et ce faisant se dit
qu'il s'est sauvé la vie.
C'est du moins ce qu'il croit.

Car au fait, savez-vous
que le cerf — qui retrotte —
n'avait pas plus de clou
que le loup, de jugeote ?

LE CHIEN ET LE LOUP

— Certes,
dit le dogue au loup qui court encore,
être logé-nourri par l’homme
s’obtient au prix de quelque trace au cou,
mais à quoi bon t’en alarmer
si c’est pour te soumettre à d’autres lois
qui ne sont pas moins dures :
les oukases du froid,
les humeurs du gibier
et autres facéties de dame Nature ?
Crois-tu de la sorte t’échapper mieux que moi
des griffes du sort, du carcan de la vie,
et d’être ainsi l’unique époux de la Liberté ?
Crois-m’en, cousin, il n’est rien de plus libre ici-bas
que l’esclave ayant choisi son maître.

LE LOUP MUTANT

Fier d'être un loup
sans trace au cou,
il était craint du plus grand nombre,
et même de son ombre.

Mais, nul n'étant parfait,
il fut soudain pris de remords,
s'accusant en effet
de n'avoir point trahi son sort :
— Mais que n'ai-je désobéi aux devoirs de ma race,
que n'ai-je mis en miettes l'instinct de ma nature,
que ne me suis-je haï d'avoir été vorace
et que n'ai-je au sang des bêtes préféré leur pâture !
Car je voudrais qu'on m'aime et qu'on m'estime,
ne plus être celui qu'on connaît pour ses crimes.
Il me faut présenter aux témoins et aux veuves
mes regrets à voix haute, et produire la preuve
que je porte à présent un dentier d'herbivore
ou qu'au moins le thym est tout ce que je dévore.

...

S'étant alors blanchi la peau
et parfumé la gueule entière,
il trottina jusqu'au troupeau
(qu'il avait bien réduit d'un tiers).
Il y bêla du mieux qu'il put
pour exprimer son repentir,
mais « loup qui bêle n'est pas cru »
au point qu'un pâtre vint l'occire.

Et la morale
en cette affaire
condamna l'animal
aux flammes de l'enfer,
attendu que le mal
n'est pas qu'un loup commette un crime
mais qu'il en plaigne les victimes.

LE LOUP ET LE COLINET *

** Clin d'œil lancé au professeur Jean-Pierre Collinet (l'éditeur des Fables à la bibliothèque de la Pléiade), conséquemment à son étude intitulée : « Les Fables de La Fontaine et la peur du loup » – où il se fait l'avocat du sire...*

Le sire étant loup de naissance,
sa cause était perdue d'avance,
d'après l'accusation.

En effet, comment répondre
de trop de chefs d'inculpation
(sans compter ceux qu'aura pu pondre
un fabuliste
en mal de mode) ?

...

« D'une aussi longue liste
il faut qu'on s'accommode !
fit admettre le juge, un agneau épargné,
(et malgré ça fort mal peigné),
voici décrit par le menu
ce que l'on croit qu'il a haché menu :
oies et dindons de basse-cour,
petits cochons quand ils sont trois,
agneau qui l'onde pure empeste,
agneau encore, agneau toujours,
âne à long poil par très grand froid,
âne tout court par temps de peste,
lièvre vantard
partant trop tard... »

Un témoin, dogue de son état,
à la charge ajouta :
« Trop amaigri pour prodiguer des coups,
ce loqueteux (et pas pelé qu'au cou...)
ne montra que dédain
à l'opportunité de tâter du boudin
sous la table du maître,
autant que la panse peut le permettre
et sans autres contreparties
que d'avoir à croquer les parties des importuns !

...

– Mais (vous semblez l’oublier)
moyennant le port du collier...
oui je sais : “ on s’y accoutume ”
comme on dit chez les flaireurs de souliers !
rétorqua l’avocat, un colinet à plumes,
cousin aérobie du colin de haute mer,
(et qui eût étouffé s’il n’avait de grands airs.)
Or lécher les bottes ou le creux d’une main
n’est le lot que de ceux qui rampent !
Braconner là où chasse l’humain,
voilà qui est seul digne de sa trempe.
Monsieur le président, permettez
qu’on prête ouïe à ses accents de vérité. »

On ôta donc ce qui le muselait
(et qu’on lui avait mis sur plainte d’une plaie.)
Mais l’accusé demeura sans paroles.
« C’est que mon client,
expliqua l’avocat,
n’a guère été à l’école...
Et puisque ce destin l’a privé de vocables
et que la chose, hélas, s’avère irrévocable,
qu’on lui accorde sans façons
d’user du langage des gestes ! »

...

On défit donc et camisole et chaussons
et toutes sortes de liens indigestes ;
et sans avoir besoin de nier
il fut lavé de tout soupçon
par un jury... égratigné !
et qui loua l'envie qu'eut lors
le loup de changer de décor
sans emporter autre chose
que l'avocat de la cause.
Ce dernier ne plaida plus trop,
car plus croqué que oui.
Défendre les loups ? oui,
mais pas à portée de leurs crocs !

« Quoi qu'il en soit, conclut le colinet
avant que d'être dégluti,
voilà qu'enfin on me connaît
et que mon nom est gravé et pas en petit,
et même avec deux " l "
tant mon impresario a déployé de zèle !
Et qu'importe si La Fontaine (ou l'autre) accable
le destin dont je suis l'acteur,
puisque mieux vaut périr dans une fable
que demeurer inconnu du lecteur. »

LE SINGE ET LE DAUPHIN

Quoique singe il avait lu la Fable
et savait quoi répondre au sujet du Pirée.
Il était sûr de lui. Le sort en fut piqué.
Alors que notre singe occupait l'équipage
on ne vit point l'écueil.
Nous voilà dans l'écume.

– Au Pirée, s'il vous plaît,
lança-t-il au dauphin,
sans tarder je vous prie,
car je souffre de plaies,
mon estomac a faim
et ma queue est meurtrie.

– Ta queue... , dit l'autre en face
(flairant l'homme truqué),
est bien peu digne de ta race !
Je m'en vais la croquer
et tu seras guéri.

Et le primate de plonger
au fond du dernier somme,
car préférant périr en singe
que survivre en tant qu'homme.

GRATIN DAUPHINOIS

Dame Dauphin dit au pêcheur qui va pour l'étêter :

– N'en faites rien :

malgré ma mine un peu flottante,

je ne suis point paquet d'arêtes

mais davantage votre tante !

Mammifère et marin comme vous en tous cas.

Vous en doutez ? voyez là mon téton.

Alors, neveu, me prenez-vous encor pour un thon ?

Allons ! rendez-moi vive au bain.

Comment, il vous faut d'autres preuves,

un mont de vénus en bonne et due forme ?

Voyez ici comme il culmine,

et là : l'orifice attenant,

où quelques uns ont jeté l'ancre...

Au fait, rendez-moi vite à eux,

on sent que je leur manque.

...

Mais de voir sans toucher
nul neveu ne se contente,
finit par constater la tante ;
qui, pour tenir hors d'inceste ce qui lui reste de vertu,
tente aussitôt d'élever le débat :
– Je sais que le Pirée est fait de quais,
dit-elle à celui qui lui faut ébahir,
que Pi vaut au moins trois quatorze
et qu'un carré d'hypoténuse
vaut la somme de ceux des deux autres côtés.
N'est-ce point là preuve absolue de mon humanité ?

Mais l'autre, qui n'a point connu l'école,
et encor moins le grec,
ne tire rien de ces paroles
et pour les couper court s'applique à étêter la belle.

LE PIGEON SOLITAIRE

Un pigeon s'aimait d'amour tendre...

Eh oui : l'un des deux,
car n'est pas l'autre qui veut.

Et ce seul, ne pouvant plus s'attendre,
était tout à s'en faire l'aveu.

– Comment ! s'écrie le Créateur,
au rite d'Onan tu fais fête,
alors que pour toi seul
tombent les colombes !
qu'à mon image j'avais faites.

– Seigneur, le vent les a plumées...
et voir ces roucoulettes
ne pondre qu'omelettes
n'incite guère à se pâmer.

– Choisis ma libellule, encore demoiselle :
fais-la choir de sa brise,
et offre à son sillon ta semence et ton zèle
pour que mon horizon soit grand de vos petits.

...

– Mais l’onde où je me mire
a bien plus de facettes,
et ce mouvant empire
vaut que je m’époussète...

– Y tremble une sirène,
entre humaine et voilier.
Va et viens en son lys comme abeille en tournée
et tu auras un fils qui portera tes traits.

– Je n’aime qu’un visage :
celui que me tend l’eau.

– Alors que cette peau n’est que ruine d’orage !

– Cette onde aussi a été faite à ton image...

– Puisque rien ne t’aura fait plier,
ne sois donc plus que trace.
Et qu’on élise une race encline à se multiplier.

LE LABOUREUR, SON FILS ET SA BRU

N'ayant plus guère à vivre,
un laboureur dit à son fils à bout de noces :
– Gardez-vous bien
de vendre à nouveau votre femme
(il est d'autres façons de rester riche) ;
d'autant plus qu'un trésor y est dissimulé,
un joyau méconnu que ne flatte aucun jour
et qui sacre empereur l'époux qui le déniche.
Mettez-vous donc en quête,
ameublissez ma bru comme une terre à blé
et n'y laissez nulle ombre où votre main ne passe
(main... ou tout autre membre mieux assorti)
et vous finirez bien par mettre à nu
le plus précieux de votre épouse.

Et le fils d'explorer ce minuscule hectare,
d'en sonder les sillons, d'en épier chaque épi,
mettant une nuit pleine à le décortiquer ;
et la façon dont il en touche enfin le fond
lui vaut absolution de tout pêché mortel.
Mais bredouille quant au butin, il se répand :
– Ni plus riche ni empereur, a décrété mon sort.
– Que ne voyez-vous point, s'insurge-t-elle,
que de mon cœur l'empire est à vos pieds
et que l'amour est son trésor !

L'ENDIVE QUI VOULAIT ÊTRE UN LYS

Il était une fois un chicon ordinaire,
qu'on appelait « endive » à la table du roi,
et qui poussait le vice à pousser au grand jour,
ce qui le rendait vert.

Mais voulant de son sort améliorer le cours
il se mêla de passer pour une fleur de lys !
Et pour en prendre le teint pâle
– et changer de la sorte sa feuille en corolle –
il se mit à pousser loin du jour
en sous-sol.

Puis lorsqu'il eut l'aspect voulu
il surgit à la cour,
s'y déclarant fleur de naissance
ayant le droit de décorer les pairs de France.

L'intrus avait bien fait les choses,
puisque nul ne vit – ou ne fit remarquer –
qu'il n'était guère qu'un chicon masqué,
car même aux yeux des roses
il parut davantage une sœur qu'on envie
qu'un neveu de navet .

...

Tout alla de façon que lui-même oublia
son sol et ses racines
(il avait bien pris soin de s'essuyer le bas)
et qu'il prit ce séjour pour nouvelle origine !
Le bal étant ouvert il entra dans la danse
et bien qu'il fût en pot ne manqua point d'aisance.

C'est alors que l'ivresse,
étant plus que de mise,
fit qu'un vicomte en manque de comtesse
le prit pour une vulve de marquise,
et s'en crut invité...

On admettra qu'ainsi sauté
notre légume
en ait conçu son... amertume.
(On laissera pourtant croire aux commères
que leur endive est née amère.)

Mais quoique cette chute siée à ce conte
et que l'envie de le publier monte,
je n'ai en rien le droit de le déclarer clos
puisque c'est au lecteur d'avoir le dernier mot.

Le professeur émérite Jean-Pierre Collinet, éditeur des fables de La Fontaine dans la Bibliothèque de la Pléiade, me fit l'honneur de commenter les fables du présent opus :

« Sans pasticher La Fontaine, vous parodiez avec esprit quelques-unes de ses fables. Je connais nombre de pastiches, plus ou moins réussis, tant notre fabuliste reste inimitable, qui ne valent pas vos plaisantes et suggestives réinterprétations. »

« Il m'a semblé que, comme La Fontaine s'émancipe d'Ésope quand il passe de ses six premiers livres de fables aux cinq suivants, vous vous risquez davantage à vous affranchir de son influence; et même que vous tendez à vous évader de l'apologue proprement dit pour donner libre cours à votre propre fantaisie : vos textes n'en sont rendus que plus piquants dans leur amusante cocasserie... ».